

# GUIGNOL ILLUSTRÉ

RÉDACTION  
32, rue Impériale, 32

Journal patriotique, paraissant le Samedi.

ADMINISTRATION  
2, rue de l'Annonciade, 2

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en Chef: LÉGION

On ne reçoit pas d'abonnements.



Z'enfants, je sais faire les matefains, allez; je me charge de vous en faire de soignés, que vous vous en relicherez les babines. Seulement, faut pas rien venir me pousser le coude pendant que j'oucherai, autrement, adieu l'omelette. Y en a que serient bien contents de ça, et que diront que c'est moi qu'en suis cause; mais pas de bêtises, pour aujourd'hui: y s'agit de la frigousse, attention, les gones!

L'ART DE GOUVERNER

— Guignol... Ah ! Guignol !  
 — Je dors.  
 — Eh ! te dors pas, pisque te pailles.  
 — Je parle en rêve, paguienne ; te sais donc pas que je sis devenu solambule ?  
 — Leve-toi, feignant, vela la patrie que nous reclame.  
 — Ah ! te m'embête !  
 — Et pis ! qué que ça senifie ce tâillonage ? Est-ce que t'oblies que t'esses cetozen pour de bon !  
 — Laisse-moi donc ; te fais tes embarras, toi, pecause t'as fait ton cognard toute la journée, hier.  
 — Qué que te chantes ? J'ai pas quitté mon fusil de tout le jour.  
 — Paguienne, t'as été de garde à Sainte-Hélène, à bien te gonfler le gigier et à roupiller dans un fauteuil comme un parfet.  
 — Je veyais pour le salut de la patrie.  
 — Veyons voir un peu ce que t'as fait.  
 — Eh ben ! j'ai z'été de patrouille au grand seminaire et à Saint-Michel.  
 — Qué que t'y as trouvé ?  
 — Rien de rien ; tous les curés s'étions escannés, et les religieuses commençaient déjà à vouloir jouer la fille-de-l'air.  
 — Comment ?  
 — A s'en aller à la decize, quoi.  
 — Ah ! bien ; et pis après ?  
 — Pis après, nous ons arrêté un grand tombereau de fumier.  
 — Qui-là du miyon ?  
 — Vouï, à ce qu'on disoit dans le quarquier.  
 — Et vous l'avé empogné le miyon, au moins ?  
 — Je t'en flanque, y n'y était déjà plus ; y gn'avait rien que de bouze, que je n'en ai en...miellé ma baïonnette et mon fusil jusqu'à la troisième capucine, et qu'y emboconne encore, quand même je l'ai benouillé en Saône pendant une demi-heure.  
 Après ça, nous ons fouillé une malle qu'on nous disoit que gn'avait tous les plans des forts, que les capucins n'envoyent z'aux Prussiens ; et pis, c'était le baluchon d'une nourrice de Monistrol, plein de bardannes et de puces, que nous ont sauté dessus. Faut t'y qui soyent mauvais, ces capucins, pour faire de malices comme ça au monde. Cristi ! ça m'en démange encore, rien que d'y penser.  
 Ensuite, nous ons empogné un particuyer qu'emportait de poudre à canon, censément ; y nous y a fait renifler, c'était de tabac d'Espagne, et de raide, va ; toute la patrouille n'en a éternué, pendant un quart d'heure, à se casser le nez contre les bouterones. Et vela.  
 — Et le reste de la journée ?  
 — Nous sons rentrés du poste, en rue Sainte-Hélène, à garder la baraque des Jésuites qu'elle s'ensauve pas.  
 — Mais, nom d'un rat, est-ce que vous z'y avez rien décapillé dans c'te boîte ?  
 — Ah ! que si ; gn'a z'une cave, mon vieux, que si t'en relichais une fois, te voudrais plus gouter de vin de Brindas.  
 — Vouï ; mais de miyons de sabres, de fusils, de poudre, de cartouches, de canons, de bombes ?  
 — Et ben, nous ons point trouvé, et je te promets que nous ons ben farfouillé de partout.  
 — C't'étonnant ! Tout le monde disions à Perrache qu'y z'avions un vrai arsenable ché z'eusses ; j'y comprend de rien.  
 — Veux-tu que je te dise, Guignol ? Te te rappelles ben du temps d'avant Phelippe, que gn'avait Thomas et pis les escamoteurs que fusions rire le monde sus le quai et pis en Bellecour. Y en avait qu'avalions de sabres comme de z'œufs à la coque, un autre que dejeunait avé de cailloux et se les faisait sonner dans le ventre ; y en avait avssi que machouillais de z'écopeaux tout allumés. Eh ben ! y n'ons fait de même ; quand y se sont vu pincés, y n'ont avalé tout leur arsenable, ni vu, ni connu, je t'embrouille.  
 — Mais y z'ont pas pu garder tout ça dans le ventre tout le temps qu'y sont resté à St-Joseph.  
 — Y paraît ben que si ; y z'ont ben sûr quéque remède pour ça. Te peux pas te figurer comme y sont malins ; y z'en savent joliment plus long que tout le monde. Si t'avais vu leur bibliothèque, tout plein de liv'es alignés comme de flacons de z'aliqeurs sus de rayons du haut en bas, de la hauteur de la maison Brunet, y en a devant, d'arrière, à droite, à gauche, par côté, dessus, dessous, partout, quoi ; en imprimaison, en lettres moulées, à la main, avé de z'images de toutes les mécaniques et de toutes les phisiques, et pis grand comme le gouvernail de la barquette de Vienne. Ça m'en faisait dresser les cheveux sus la tête. Vois-tu, Guignol, écoute-moi bien ; pour nous en tirer, gn'a qu'un moyen ; fais faire une loi qu'on ne pourra mettre dans les Jésuites que ceusse qui savent ni lire, ni écrire ; sans ça, y nous ficherons toujours dedans.  
 Allons, assez jaspillé comme ça ; viens t'en vite à

l'Hôtel-de-Ville, maintenant que les élections sont fenies on t'attend pour continuer les fussions.  
 — Ah ! j'en veux plus, ça m'embête.  
 — Comme te causes devant l'ouvrage !  
 — Elle est si drôle, c't'ouvrage ! J'aimerais ben mieux une bonne pièce de taffetas, avé de trame solide et pas bourrasseuse. Si te crois que je me sis amusé depuis le 4 settembre que je sis du gouvernement. Te sais pas seulement ce que c'est que le gouvernement.  
 — Le gouvernement ? La belle affaire, paguienne, c'est z'une manigance pour faire que tout le monde soye content en France, excepté les Prussiens.  
 — Eh ben ! comment que te ferais pour que tout le monde soye content ?  
 — C'est pas ben difficile : faut d'abord rencogner tout ça qu'est embétant. Je me rappelle qu'on m'a emmené en rue Luizerne, un soir que j'avais pris mon plumet, gn'a rien d'embétant comme d'être mis à la cave ; donc, primo, je ferais démolir St-Joseph et toutes les prisons.  
 — Et les voleurs ?  
 — Je les enverrais à l'abbé Faivre, y n'a converti Castellane, y convertirait ben les voleurs. Pis, ensuite, je ferais débarasser tous les couvents, ous que gn'a rien que des fagnants qu'empêchent l'ouvrage de marcher.  
 — Et la liberté ?  
 — Y serions ben en liberté pisqu'y serions dihors.  
 — Tiens, tais-toi donc te bajoffles. Si te savais toutes les anicroches pour gouverner, te piaillerais pas tant. Faut d'abord maintenir l'ordre en ville.  
 — Qué que te chantes ? Est-ce que te veux me faire acroire qu'on avait changé de place l'Hôtel-de-Ville, le Palais-de-Justice, Saint-Bonaventure et que t'y a remis en ordre.  
 — Je te dis que faut faire tenir la tranquillité.  
 — Eh ! personne ne la déränge, maintenant même qu'on a plus aeu besoin de sergents de ville.  
 — N'empêche que faut tout de même faire attention. Enfin, écoute voir un peu ça que j'ai fait. J'ai gandoxé les gapians et pis l'entrée du vin, des œufs et du fromage blanc.  
 — Bonne idée, vieux.  
 — Te crois ça, toi ; eh ben, tout le monde m'ont crié après que je ruinais la ville. Bon, là dessus, je met z'un impôt sus tous les biens meubles, immeubles, et cetera.  
 — Oh ! que t'as d'aime, Guignol ; je te croyais pas tant d'estoc.  
 — Joliment, maintenant qu'on dit que je veux prendre l'argent aux riches et aux bargeois.  
 — Mais c'te bêtise, à qui donc qu'on peut en demander, si c'est pas à ceusse que n'en ont ?  
 — Enfin, on me tarabuste tant, que je n'en perds la tramontane et, depuis trois jours, je fais plus rien que de bêtises ; je lâche le méquier, j'en veux plus.  
 — Eh ! imbecile, te sais pas comment t'y prendre pour pas faire de bêtises ? C'est ben facile, gn'a qu'à rien faire du tout, te risquera pas de te tromper.  
 — Mais, si je ne fais rien, comment que n'iront les affaires de la politique ?  
 — Oh ! grande bugne ! Te te rappelles donc pas ceusses d'avant comment qu'y se tournaient. Figure-toi que t'as un bel habit avé de dorures et un chapeau à trois cornes ; te demeures dans ces belles chambres, à l'Hôtel-de-Ville ; te t'assoies dans un beau fauteuil, ben rembourré et t'empoches 25,000 francs par an, ça fait de yards, ça ?  
 — Vouï, mais les affaires ?  
 — Eh ! te t'en méles pas, paguienne.  
 — Mais faut ben siner, cependant ?  
 Ah ! ben vouï, te sines ; mais ça t'embêtes, te t'en vas faire vendanges à la maison de campagne de la ville, te sais ? et gn'a ton secrétaire general, qu'a aussi une veste à dorures et un chapeau à cornes que sine pour toi.  
 — Mais, enfin tous ces papiers que faut siner, faut ben les faire.  
 — Borniclasse, va ! Te sais donc pas qu'y sont à la Parfecture une tapée de griffardins qu'on leur z'y donne 100 fr. ou 150 fr. par mois pour manigancer toute l'ouvrage. Ça marche comme les gondoles du Rhône d'autrefois, et tout le monde sont content. Quand ça n'aura z'été comme ça pendant quéque temps, y trouvent l'abas, à Paris, que l'esses un gone à l'œil, y te font venir comme ministre de la finance et de tous les intérieurs, avé 100,000 francs ; on te tire ton portrait de pistographie et, si te sais mener le barcot, t'as la chance de devenir Empereur.  
 — Tout ne vaut plus rien, maintenant, pisque nous sons en République.  
 — Ah ! c'est vrai. Ben, alors, gn'a une autre place. Une supposition que t'esses avocat ; te t'en vas à l'Alcazar, et te fais bacanal ; les mamis que s'aperçoivent que celle-là que t'a coupé le fil a pas volé ses cinq ronds, l'envoyent à Paris pour les arreprésenter. Alors te grimpes dans le gerlot, te lâches pas le crachoir de toute la siance, te pailles, te piailles tant que tous les autres roupillent sus leurs banquettes, finalement. Là-dessus, les Parisiens que voyent ça, disent tous : Oh ! c't'orateur, comme y japille ben ; et te vela encore ministre, toujours avé tes 100,000 fr. Comprends-tu ?  
 — Oh ! je connais ben c'te manicle-là : une bonne

livre de liberté, deux poignées de progrès humanitaire, une once de réforme sociale, un quarteron d'ordre, on sansouille ben tout ça dans un plein bagnon d'encre et de salive, et allez-y moi z'y, les gones mouvants avalent le bocon. Mais, vois-tu, pour sigogner c't'ourdissoir faut avoir une levite neuve, et si je me mettais en beau devant avé une veste de ratine, on me ferait la gniaque, comme à Fond, de Chaponost.  
 — Eh ben ! achètes la levite, on te fera ben à l'œil à ta boutique, à l'enseigne de Guignol, te sais ?  
 — Vouï, mais c'est pas le tout, y me manque encore autre chose, faut de pignoles plein les poches. Si j'ai pas le son, j'aurai beau japiller, si ben qu'Andrienx, Jules Favre, Granbêta, les autres diront que je sis un feignant, un coigne, un pillereau ; que je veux m'enrichir aux dépends de la ville, que je veux faire de z'évolutions, pecause je n'ai rien à perdre et que je veux ramier le bien des riches, et, après que je me serai ben époumonné, esquiné le tempéramment, je resterai pire qu'avant, une matruie marionnette de deux sous et on continuera toujours à me traiter de

GUIGNOL.

BULLETIN DE LA GUERRE

Depuis la désastreuse capitulation du 2 septembre, aucun fait militaire saillant ne s'est produit. Les Prussiens se sont avancés lentement sur la route de Paris, que leur ouvrait la défaite de nos troupes ; ils l'enserrent peu à peu, mais sans mouvements décisifs. Ils n'entreprendront rien, d'ailleurs, sans que le sort de Bazaine ne soit décidé, car pour une entreprise aussi gigantesque, ils n'ont pas de trop de toutes leurs forces et ne sont pas assez imprudents pour laisser derrière eux une armée aussi importante que celle dont le maréchal doit disposer encore.  
 Le commencement du siège de Paris dépend donc de l'issue de l'investissement de Metz et de la plus ou moins longue résistance de nos troupes qui sont enfermées dans ses murs. Bazaine tentera assurément de nouveaux efforts pour se dégager, et si, dans une tentative désespérée, il parvient à percer la ligne ennemie, lors même qu'il ne serait suivi que d'un petit nombre d'hommes, ce succès produirait un excellent effet moral sur l'armée.  
 De son côté, le général Trochu, après toutes ses revues, ira tâter sans doute les lignes ennemies. Il n'est guère possible que dans leur mouvement sur Paris, les Prussiens n'aient pas un peu aventuré leurs têtes de colonne et qu'il ne soit pas possible d'en enlever quelques-unes. Ce sont là des succès faciles qu'un chef habile cherche toujours à ménager à ses soldats et qui sont un précieux apprentissage pour des troupes neuves et inexpérimentées.  
 Malgré cela, malgré l'aspect formidable de la défense de Paris, nous persistons à croire qu'aujourd'hui, comme il y a quinze jours, la clef de la situation est plutôt encore à Strasbourg qu'à Paris.  
 Un mouvement excentrique qui aurait été opéré dans cette direction, au lieu d'être mené directement sur Metz, aurait réagi sérieusement sur les opérations de l'armée prussienne. Il est certain qu'avec des forces imposantes sacrifiées à Sedan, les 40,000 Badois qui assiègent Strasbourg auraient été enlevés et Phalsbourg délivré aussi bien que toute l'Alsace.  
 Du même coup, la base d'opérations des Prussiens était menacée, Metz plus à portée d'être secouru que l'Ouest et l'ennemi forcé de se replier pour sauvegarder ses communications compromises par derrière, l'Allemagne elle-même était menacée d'une attaque.  
 Quoique la route à suivre fut plus longue, elle eût été presque aussi rapidement parcourue, pecause elle était entièrement libre, elle était plus sûre à cause de l'éloignement des armées ennemies. En cas d'insuccès, on pouvait se replier sur les places de Schlestadt, Neu-Brisach, Belfort et Besaçon, mieux pourvues que Mezières et Sedan ; il eût été facile ensuite de regagner Paris, que le Prince-Royal était trop prudent pour attaquer avec les forces insuffisantes dont il disposait et en laissant deux armées françaises intactes sur ses derrières.  
 Il n'est pas impossible que ce plan ait été examiné lorsque, par exemple, la Chambre demanda des secours pour l'héroïque capitale de l'Alsace ; mais, il n'y a maintenant aucun inconvénient à le signaler, car il ne paraît pas qu'on veuille jamais le suivre et qu'il ne tardera pas à devenir irréalisable.  
 FOLLARD.

LA PRESSE FRANÇAISE ET LA GUERRE

Les causes de nos désastres sont nombreuses, tout s'est réuni pour assurer nos défaites. Mais, entre toutes les causes, il faut mentionner l'attitude de la majeure partie des journaux français, qui ont largement contribué à

égarer l'opinion, à tromper le public et à rendre par là nos échecs irréparables.

La presse française, il faut le dire et le répéter hautement, a généralement manqué d'intelligence et de dignité dans cette circonstance solennelle.

Et d'abord, c'est par ses fanfaronnades ridicules, par ses renseignements inexacts et mensongers, par son ignorance de la situation politique et militaire qu'elle est parvenue à entraîner l'opinion publique dans le parti de la guerre, à tel point que les journaux de l'opposition, le ministère, le gouvernement lui-même durent céder à la pression irrésistible de la majorité.

La guerre déclarée, ce fut bien autre chose : une sorte de délire furibond s'empara de certains journalistes, les violences de leurs attaques contre l'ennemi prend un caractère de sauvagerie révoltante ; ce sont des chants de Peaux-Rouges ou l'écoeuvante littérature du Prince Pierre, menaçant de mettre au soleil les tripes des démocrates.

Voilà comment, en France, on se préparait à la guerre, comme si ce n'était pas chose assez grave pour être envisagée avec un calme digne et sérieux, comme si ce n'était pas une assez déplorable calamité sans l'enlaidir encore par de hideuses excitations au massacre et à l'égorgeant.

La *Victoire* de Sarrebruck, ne fit qu'accroître cet enthousiasme et permit d'y joindre un grain de moqueuses insultes à ces lourds soldats prussiens, dont les balles tombaient aux pieds de nos tirailleurs, et qui fuyaient avec terreur dès que nos fantassins avaient rectifié le tir de leurs chassépôts à 800 mètres !

Cependant, vinrent nos revers ; on annonça aussitôt la vengeance inévitable et prochaine ; les échecs continuaient, alors ce fut de l'abattement et de la stupeur ; puis, on se mit à chercher la cause des succès de l'ennemi afin d'éclairer nos généraux ; c'était ceci, c'était cela, enfin un journaliste ingénieux découvrit que les Prussiens avaient triomphé parce qu'ils se battaient en triangle ! Cette découverte obtint le plus grand succès, on la figura en gravure ; dans tous les récits de bataille l'inévitable triangle était mentionné et nous l'avons retrouvé encore dans un compte-rendu de la malheureuse bataille de Sedan.

Rien ne saurait donner une idée de l'ignorance et de la fatuité avec laquelle on décrit les opérations militaires ; géographie, histoire, stratégie, tactique, organisation, état des corps, tout était traité avec une égale ignorance et le lecteur, aussi faussement renseigné, ne s'expliquait pas la marche inattendue des événements. Hier encore un journal, qui ignore que tous les régiments de cuirassiers prussiens sont vêtus de blanc, s'étonnait qu'il y eût encore des cuirassiers blancs alors que le ministre de la guerre avait dit en plein corps législatif que ce fameux régiment avait été détruit.

Malgré cela, malgré les triangles, malgré les mitrailleuses, malgré la destruction complète, sauf son colonel, du régiment de Bismarck, les Prussiens avançaient toujours. A tout prix, il fallait les battre, et alors on les battit... sur le papier.

Les journalistes se chargèrent de cette besogne. Ils commencèrent par qualifier de vendu le *Times*, qui reproduisait les télégrammes des victoires prussiennes, puis ils traitèrent d'effronté menteur le roi de Prusse, qui avait l'audace de dater ses dépêches de Rezonville, près Metz, et d'énumérer à madame Guillaume, comme il la nommaient galamment la reine, le nombre de canons et de drapeaux qu'il prétendait nous avoir pris.

Une fois qu'il fut bien reconnu du public que le *Times* et monsieur Guillaume étaient des menteurs, on put raconter sans crainte la fameuse affaire des carrières de Jaumont qui, depuis quinze jours, fournit au *Gaulois* une si belle recette et des tableaux auprès desquels pâlisseraient les récits de Ponson du Terrail. En même temps, furent servies les victoires des 16 et 18, à la suite desquelles Bazaine parvint à se faire couper de sa base d'o-

pérations. La situation était difficile à expliquer, mais non pour un journal officieux : la maladresse du maréchal devint un chef-d'œuvre d'habileté ; mais comme l'absence de nouvelles commençait à inquiéter l'opinion au sujet des suites de ce chef-d'œuvre de stratégie, le ministère imagina cette lugubre plaisanterie, que l'on pourrait appeler le secret de Bazaine, et à l'aide de laquelle une grande nation, a été nous ne dirons pas trompée, mais bafouée pendant deux semaines. C'est ainsi que les journaux se firent les complices bénévoles de cette conspiration du mensonge et du silence tramés par le gouvernement.

Telle a été l'attitude de la majeure partie de la presse française, égarant l'opinion, endormant notre sollicitude, paralysant notre élan et nos efforts. Et pourquoi ? Les uns par ignorance, les autres par complaisance pour le pouvoir, quelques-uns même, il faut l'avouer, par cupidité. Oui, il s'est trouvé des hommes qui ont spéculé sur nos désastres, qui, semblables à ces hideux maraudeurs de champs de bataille, sont venus chercher au milieu des cadavres mutilés de nos soldats une brillante recette et qu'ils se partagent à cette heure, tandis que nous nous réveillons au bruit des désastres qui nous sont brusquement dévoilés.

Et maintenant peut-on s'étonner que nous soyons vaincus alors que nous sommes trompés, aveuglés, ennuisés par ceux-là même qui devraient nous éclairer et nous montrer l'abîme vers lequel nous marchions. Non, cela ne peut être autrement, et nous serons toujours battus tant que la presse continuera à nous tromper et à nous cacher la vérité.

DENIS.

#### L'OCTROI ET L'IMPOT SUR LE REVENU

L'établissement de l'impôt sur le revenu a suscité de nombreuses réclamations. Nous n'avons pas à examiner l'origine de cette nouvelle loi, mais comme nous avons entendu regretter les charges de l'octroi comme préférables, on nous permettra ici quelques observations sur le peu d'équité de cette demande.

Nous pourrions faire observer d'abord que l'octroi pèse généralement sur des objets de première nécessité et d'alimentation qui, ce semble, devraient par là même être libérée de toute taxe, mais nous nous appuierons simplement sur un principe qui doit fixer la base de tout impôt bien établi.

Il est incontestable qu'un impôt pour être juste doit peser sur chacun dans une égalité proportionnelle. Car, pour ne parler que de l'octroi du vin, que l'on nous citait comme le plus juste, nous allons établir, par un calcul très-simple, que cet impôt est essentiellement opposé à l'équité la plus élémentaire.

Un ouvrier boit environ 400 litres de vin par an, cette quantité lui est indispensable, on peut le dire. Un homme du monde doit consommer la même quantité.

Le premier paie ces 400 litres 150 fr. en moyenne ; en fixant à 600 fr. le prix du vin consommé par un homme dans une position de fortune aisée.

Or, pour tous les deux, la taxe sera la même, 50 fr. environ, elle n'est donc pas égale, elle est quatre fois plus forte pour le pauvre que pour le riche. Ce tarif équivaut à un impôt de 33 pour % sur le revenu du pauvre et de 8 pour % sur celui du riche. Si l'on ajoute à cela que le revenu de l'ouvrier est incertain, mégal, tandis que celui du rentier ne fait jamais défaut, on doit reconnaître que ce mode d'impôt est essentiellement injuste, et que, compensé à celui qui lui a été substitué, celui-ci est moins onéreux en même temps que plus également réparti.

G. DUBRAY.

## MITRAILLEUSES

Les racontages vont bon train, on ne parle que d'armes, de munitions et de trésors immenses trouvés dans les couvents. Il y a surtout la légende du million caché dans une voiture de fumier, qui a obtenu un succès prodigieux. Chaque quartier populaire a maintenant sa voiture de fumier avec les 1,200,000 fr. traditionnels, il y en a à la Guillotière, à St-Clair, à Perrache et même à St-Georges.

Il importe que le pouvoir communal fasse connaître le résultat exact des perquisitions et des arrestations opérées. Quelque invraisemblables que soient ces bruits ou plutôt en raison même de leur invraisemblance, ils ont plus d'influence sur la foule crédule et peuvent l'entraîner à des actes fâcheux pour l'ordre et la sécurité publiques.



Le *Républicain* s'occupe longuement des noms de rues et des monuments. Il nous semble qu'en ce moment il y a de plus graves questions à traiter que celles-là, et que dira l'avenir de l'intelligence et du génie de ces gens qui s'inquiètent d'images et d'enseignes quand tout est à reformer et à organiser dans l'ordre politique et social.



Le même journal a réclamé aussi, entre autre, la suppression de la statue équestre de Louis XIV. Quelque soit l'opinion que l'on ait de lui, le moment est mal choisi pour insulter à sa mémoire. Bien mieux ferions-nous de nous rappeler que cet homme, dans la même situation où nous sommes, la France envahie, ses places fortes occupées par l'ennemi, n'ayant plus de soldats à lever, sans argent, épuisé par l'âge et la maladie, brisé par les malheurs domestiques et par ceux de la patrie, lui ce vieillard, soutenait seul le moral de ses ministres et de ses généraux et traçait de sa main affaiblie le plan de campagne qui sauvait la France à Denain.

Si jamais on peut oublier les fautes de ce souverain, c'est assurément en ce moment, et si nous, républicains d'un jour, nous étions comme les républicains de la vieille Rome, nous irions, dans cette circonstance solennelle où le sort de l'Etat est en cause, nous irions au pied de sa statue, invoquer sa mémoire et couronner son effigie.

LÉO.

## L'INFORTUNE DE JEAN LACHAPPELLE

ÉLÉGIE

Ce jour-là, il était gris. Il avait amplement vendu le *Républicain* et l'arrivée de Bazaine à Paris avec soixante et dix mille hommes ! (en capitales corps douze). Tous les porte-monnaies patriotiques avaient donné dans le panneau.

Ah ! la belle recette ! un sou l'exemplaire ! Il s'en venait donc, heureux et fier, repoussant d'une muraille à l'autre, les Prussiens qui entravaient sa marche et le faisaient tituber.

Mais voici qu'il aperçoit un bureau d'engagement, le drapeau flamboyant du 4 septembre flotte en haut des mats ; le canon d'alarme tonne à St-Just, un homme est debout avec un tambour et, sur une étoffe flottante, il lit incomplètement : *Defense nationale*. Il s'approche, exécute sur le tambour un magnifique roulement ; on applaudit, il signe, touche la prime et se retire avec une noble satisfaction, au milieu de la foule.

Le soir, il était dégrisé et soldat ! Quel réveil ! Soldat dans l'armée, lui, Jean Lachapelle ! qui avait cru signer son admission comme tambour dans la garde nationale ! Soldat avec le pantalon garance et le chassépot qui tire douze coups à la minute et donne la réplique aux mitrailleuses, tandis qu'il n'avait rêvé qu'à porter les billets de garde, à rouler les *ras* et les *flas* aux fêtes du lieutenant, du capitaine, du commandant et à toutes les étrennes traditionnelles du jour de l'an !

Et maintenant, on le voit, la nuit, enveloppé dans sa longue capote grise comme lui, semblable à une ombre, errer près de la place qui lui fut chère, en face du pharmacien, et on l'entend murmurer d'une voix sourde : Moi qui voulais être tambour de la garde nationale... en pied... J'aurais eu trois francs... et je suis soldat militaire avec un vrai fusil, pour aller là-bas où l'on se tue... censement pour la France !

Pauvre Jean Lachapelle, qui aurait fait un si bon tambour de la garde nationale, et qui fera... un si mauvais soldat !

Y

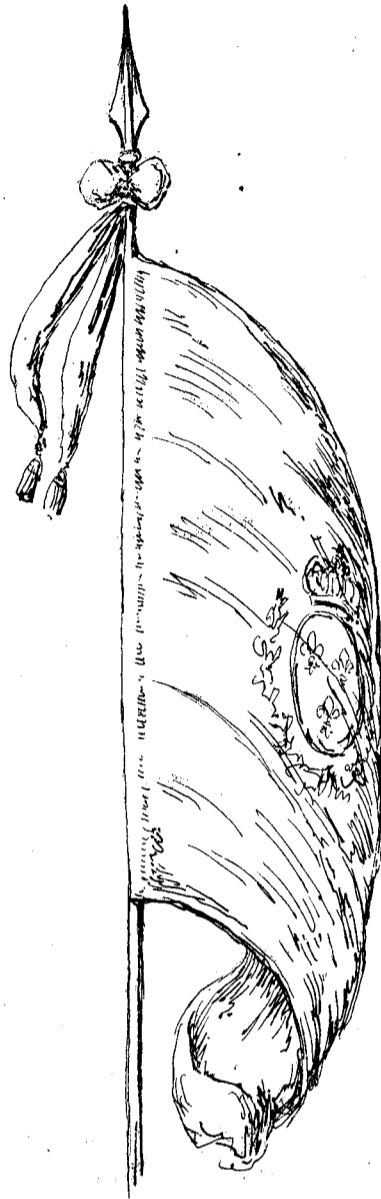
Le gérant : BOUVIER.

# DRAPEAU NATIONAL DEPUIS 1789

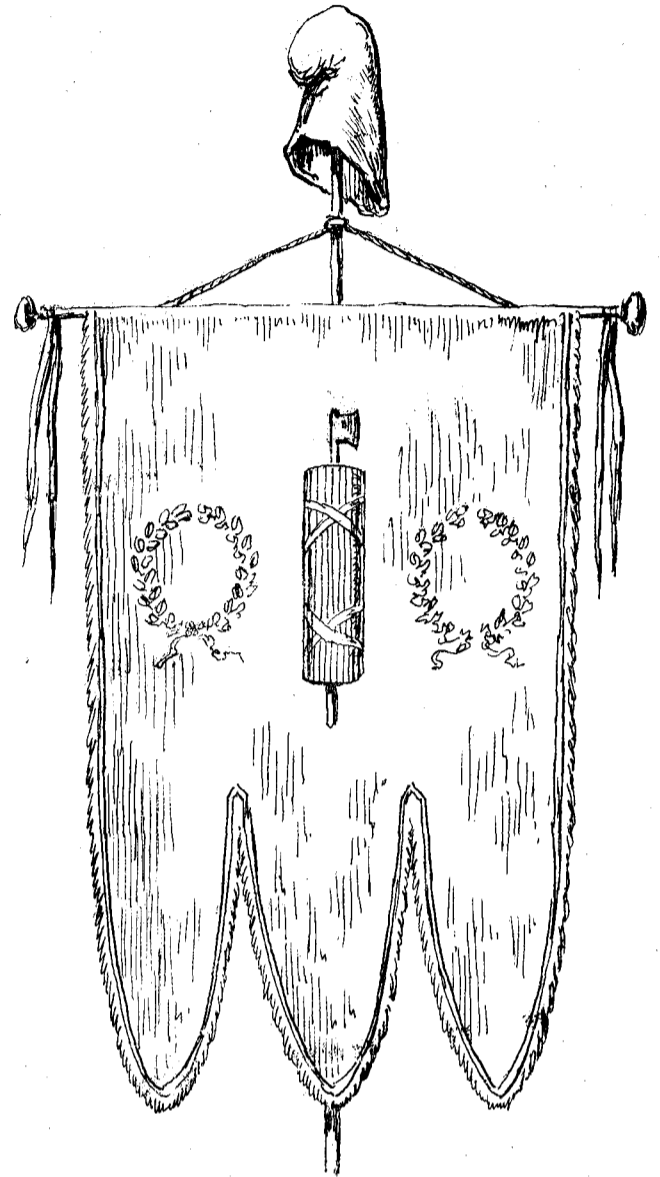
(Voir l'article dans le numéro précédent)



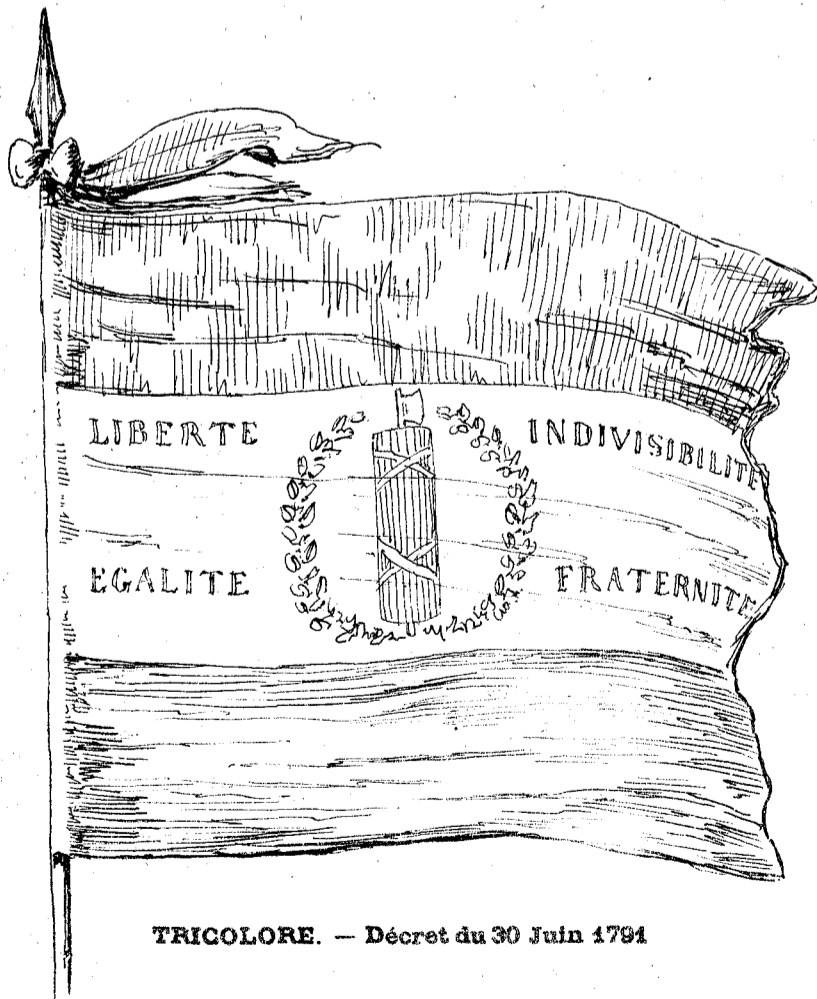
BLANC



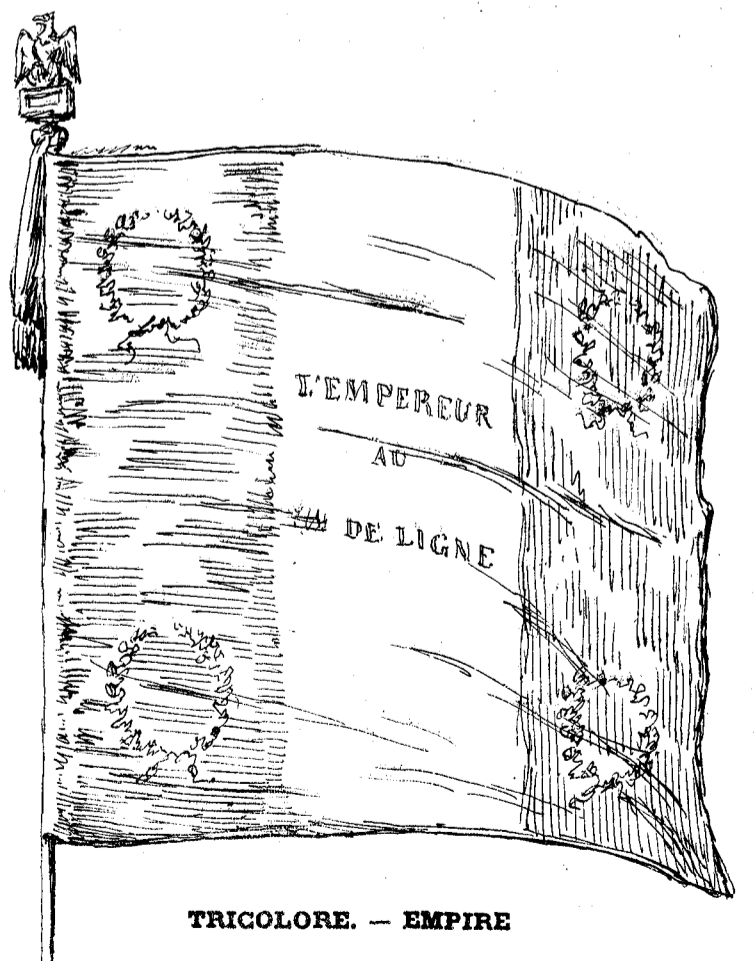
BLANC DE 1789 A 1791



ROUGE DE 1789 A 1792



TRICOLORE. — Décret du 30 Juin 1791



TRICOLORE. — EMPIRE